

Éric DEBARBIEUX, marche-poète

« J'habite dans un lieu isolé, très beau en même temps, et qui me permet de connaître une grande solitude, en marchant, particulièrement auprès d'une rivière, d'où une grande importance des syllabes liquides dans tout ce que je fais ; et c'est un peu un rythme qui m'est donné en marchant, en écoutant simplement, comme si c'était vraiment donné. »

C'est ainsi qu'Éric DEBARBIEUX, poète, parle des influences qui apparaissent dans son recueil FÊLURES*.

« Je relis, et je me laisse imprégner, et plus cela va, et plus j'aime. Et je laisse jouer les images et les sons. Un monde nouveau se construit, fait d'ombres, de lumière, de mots qui se déroulent, qui coulent, mais aussi de "blessures", de réflexions sur le langage, sur la vie... Une poésie sans complaisance bien qu'agréable, parce que belle et "finie", parfaite par la forme. Une poésie qui n'est pas un étalage de sentiments : toujours une personnalité discrète, un peu mystérieuse, mais très présente, apparaît au coin des mots. Elle nous offre le monde à regarder... »

Annie HOLIN



— **Éric, peux-tu nous préciser le lieu où tu habites ?**

— J'habite à la frontière entre les Alpes et la Haute-Provence, les Préalpes de Provence, dans le sud de la Drôme, dans un petit village qui s'appelle Poët-Laval.

— **Y a-t-il une heure où tu retrouves ce rythme particulier ?**

— C'est vrai que j'aime particulièrement certaines couleurs, certains sons, aux heures du crépuscule.

— **Comment tes poèmes naissent-ils ?**

— Tout ce que j'écris est écrit du premier jet ; et il est très rare qu'il y ait un mot, une tournure qui soient changés. Ce qui surprend un peu ceux qui lisent les poèmes, parce qu'ils pensent que la forme est très travaillée. En fait, elle est très travaillée, parce que, avant ces poèmes, il y a dix ans d'écriture, il y a dix ans de travail. Pour moi, la poésie est un travail authentique, si bien que ce travail permet de se libérer de la technique et de faire qu'elle devienne naturelle.

Ce qui est important, c'est que je suis volontairement très sensible au rythme. J'essaie de faire passer une manière d'être, une manière de sentir les choses, qui est, bien sûr, très prenante dans l'élément liquide ; c'est un rythme devenu naturel.

Ce sont certaines conditions, certains états d'esprit, qui me permettent de prendre comme une respiration des mots, c'est-à-dire que le souffle de la marche, le souffle calme aussi qui est autour de moi, et qu'il faut quelquefois très longtemps pour ressentir parce que le bruit des autres, le bruit qui est implanté en nous, doit se calmer, ce qui est parfois très difficile ; c'est effectivement la marche qui me donne le rythme du poème : la marche et la rivière. La cadence, c'est

celle de la pierre qui est immergée et qui est caressée par l'eau, et c'est un bruit, mais un bruit qui reste liquide, c'est-à-dire doux.

— **Tu parles d'un rythme, lequel ? Celui de la vie ? de l'univers ? du cosmos ?**

— Je crois que je suis moins ambitieux que ça. C'est effectivement très lié à certains lieux, à certains objets, à un certain rapport, peut-être pas au monde, mais aux choses qui peuvent "être", qui peuvent se rassembler dans un certain lieu bien précis, qui peuvent former un monde ; mais elles sont avant tout posées là, comme ça, au hasard, et elles forment pourtant quelque chose qui, fondamentalement pour moi, a "sens".

— **Est-ce que tu voulais parler d'une relaxation quand tu disais qu'il fallait que tu oublies le bruit des autres ?**

— Ce n'est pas forcément une relaxation et je dirais même, fondamentalement, ce n'est pas ça, c'est une méditation. Mais c'est beaucoup plus... le bruit des autres, c'est aussi le bruit de soi-même. Les occupations banales nous empêchent d'avoir le souci des choses, nous empêchent d'avoir le souci de tout ce qui se rassemble autour de nous et qui est tellement quotidien qu'on l'oublie.

Plutôt que de méditer, qui signifie retourner sur soi-même, plutôt que se concentrer, qui signifie se rassembler en soi, c'est essayer d'être suffisamment disponible ; c'est-à-dire s'oublier suffisamment pour que, quand on dit "je", dans un poème, dans un texte, dans n'importe quoi, ça soit vraiment ce rapport aux choses qui les laisse "être" dans le poème. C'est-à-dire que, en fait, le "moi" devienne simplement un intermédiaire entre les mots et les choses.

— Tu nous as dit que la ville était aussi pour toi une source d'inspiration ?

— Oui, c'est vrai, je dirais que là, on peut faire référence à Descartes, bien que je n'aie pas une poésie particulièrement cartésienne ! C'est Descartes qui écrit dans les Méditations, qu'on « n'était jamais aussi seul que — je cite de mémoire — dans la plus grande des villes ». Mais contrairement à d'autres poètes qui vivent dans la ville d'une manière un peu terrifiante, un peu paranoïaque peut-être, ou en s'en détachant, par opposition. C'est un peu la même chose que pour la rivière : à certains moments, je ressens, à travers les foules, comme une espèce d'harmonique, d'accord qui existe, et qui fait que, bien au contraire, je peux aimer la ville.

— Cet harmonique, est-ce un rythme également pour toi ?

— Disons que, un accord en musique, c'est d'abord constitué d'une série de notes qui, mises ensemble, sonnent juste. C'est antérieur au rythme. Par exemple, cela explique l'importance de mots qui sont rapprochés et qui, rapprochés, alors qu'apparemment ils n'ont pas de facteur commun, peuvent donner une image, qui fait sens. C'est pour ça qu'on trouve souvent dans ma poésie des images comme "le hurlevi-sage", ou encore "traîne-lumière"...

— Est-ce que les mots resurgissent de tes profondeurs pour apparaître à l'extérieur ?

— Il est certain qu'il y a une imprégnation, qu'il y a une thématique et qu'il y a un certain lexique qui m'est propre, c'est-à-dire qu'il y a des mots qui reviennent tout le temps, que j'aime particulièrement, qui ont une résonance profonde : c'est ce qui peut sonner un peu dans mes poèmes. Mais il n'empêche que je suis persuadé qu'il y a toujours deux éléments, c'est-à-dire :

- ce qui peut résonner à partir de moi-même, qui pourrait avoir des explications psychanalytiques. Par exemple : le désir du Grand Tout, le désir d'être au monde ;
- ensuite, c'est l'importance de ce qui est donné : la rivière, par exemple, ne dépend pas de moi. La montagne ne dépend pas de moi. Le ciel ne dépend pas de moi. Tout cela, c'est quelque chose qui m'est totalement étranger, totalement extérieur. Mais, par contre, ce qui est important, ce qui dépend de moi, c'est qu'elles soient nommées, nommées pas pour être reconnues, mais pour exister quelque part, pour "être", dans un discours qui les rassemble.

C'est donc l'élément qui est donné, qui ne serait pas dans un poème sans moi, mais par qui le poème ne serait pas, sans lui ; c'est-à-dire la force des choses.

— Est-ce que pour toi écrire est un besoin vital ?

— Écrire, c'est un besoin vital, c'est vraiment une nécessité que je ressens profondément. J'écris vraiment par une impulsion, qui fait que je suis porté par

la vague des mots — c'est un peu banal comme image, mais c'est le sentiment que je ne peux pas ne pas écrire —, que je ne peux pas faire autrement que m'exprimer et exprimer les choses, par le biais de la poésie. L'important, c'est que je ne sais pas ce que je dis dans mes poèmes. Je n'en sais rien. La poésie présente tellement de possibilités d'interprétation, que, ce qui compte avant tout, c'est un élan qui se dit ; mais on ne sait pas ce qui se dit totalement, et chacun peut, en fonction de son propre élan, le ressentir différemment. La poésie, par rapport à la philosophie qui m'intéresse beaucoup aussi, c'est avant tout une expression qui a plusieurs sens possibles, donc, plusieurs sensibilités possibles.

— Une expression qui ne passe pas par la raison ?

— Je ne sépare pas la raison de la non-raison. La raison pure n'existe pas. Mais cela nous emmènerait complètement ailleurs...

— Est-ce que la poésie est un moyen de s'exprimer élitiste, c'est-à-dire réservé à une certaine classe, à une certaine "aristocratie du verbe" ?

— La poésie, bien sûr, n'est réservée à aucune élite. C'est vrai qu'il y a un langage assez élaboré dans mes poèmes, mais il est élaboré parce qu'il y a un travail derrière, et que le travail n'est pas réservé à une certaine classe, au contraire !

— Quels thèmes reviennent souvent dans tes poèmes ?

Il y a, à la fois des thèmes qui sont constants et des mots qui font partie d'une magie personnelle, qui ne font immédiatement réagir.

Dans les thèmes qu'on peut retrouver, c'est beaucoup, d'abord, le rapport au temps et à la mort. Pour moi, la poésie, c'est quelque chose qui me permet d'éterniser l'instant, même si c'est un éternel qui ne dure qu'un moment. C'est quelque chose qui permet d'éterniser l'instant à l'échelle humaine. C'est-à-dire que si un poème est lu, ne serait-ce que dix ans plus tard, il est, déjà, de l'éternel pour un homme. C'est donc, vraiment, et je le pense de plus en plus au fur et à mesure de mon évolution, une écriture, qui est une réflexion constante sur la mort.

Le deuxième thème important : on retrouve beaucoup la femme dans ma poésie, mais c'est plus que ça ; c'est vraiment le rapport de l'homme à la femme, le rapport de moi à des femmes qui est un peu comme un idéal de vie que j'essaie d'exprimer à travers ça : l'idéal de la caresse, un rapport non violent aux choses, aux êtres.

Interview réalisée par

Annie HOLIN

Janine POILLOT

Monique RIBIS

* **Fêlures** : recueil disponible auprès de : Éric DEBARBIEUX, LABRY - 26160 LE POËT-LAVAL (contre 40 F, franco).